

Vaya con Dios

BY / PAR *Guy Saddy* PHOTOS BY / DE *Virginia Macdonald*

From tacos and temples to mariachi bands and chiled mangoes, we learn that in the Mexican city of Mérida, God is in the details.



Temples mayas, tacos, orchestres de mariachis, mangues pimentées: à Mérida, au Mexique, c'est dans les détails que Dieu se manifeste.



Previous page
Page précédente

Mérida oozes history, from colonial-style buildings to restaurant interiors like the one at Pancho's, where characters from Mexico's past are proudly displayed on the walls. / A Mérida, l'histoire s'affiche partout, des immeubles au style colonial en passant par les restos comme le Pancho, où des figures importantes de l'histoire mexicaine s'affichent fièrement sur les murs.

This page
Cette page

Frida Kahlo keeps a watchful eye over the tables at Restaurante La Casa de Frida, whose food is worth crowing about. / Frida Kahlo veille sur le Restaurante La Casa de Frida, où la qualité de la nourriture rend les propriétaires fiers comme des coqs.

On my first night in Mérida, I find that even after darkness descends, the evening offers no respite from the heat. Sweat soaks through my shirt. From across the room, a woman stares. This woman, she has a moustache. Her eyebrow – yes, only one – it stretches across her forehead like the great Yucatecan millipede, thick and black. My waiter takes my order and he leaves without speaking. Outside, the streets are filled with dangers. In the distance, a chicken screams.

I look away and drink my *cerveza*. Beads of moisture roll down the sides of my glass. Then, from the next table, a voice breaks the silence: “Do you need a place to worship while you’re in Mérida?” The voice, it belongs to a Canadian. His name, it is Joseph and, like the priests who accompanied the Spanish *conquistadores* to the Yucatán centuries before, he has come to Mérida to →→

À ma première soirée à Mérida, je comprends que même la tombée de la nuit n’offre aucun répit dans la canicule. Ma chemise, elle est trempée de sueur. De l’autre côté de la salle une femme me fixe du regard. Cette femme, elle a une moustache. Et un sourcil (oui, un seul) qui lui barre le front, noir et touffu, tel un énorme mille-pattes du Yucatán. Mon serveur, il prend ma commande et s’éloigne en silence. Dehors, les rues sont pleines de dangers. Dans le lointain, un poulet pousse son cri.

Je détourne les yeux et me plonge dans ma *cerveza*. Des gouttes d’eau perlent le long de mon verre. Venant de la table voisine, une voix s’élève: « Cherchez-vous un endroit où prier durant votre séjour à Mérida? » Cette voix, c’est celle d’un Canadien. Joseph, qu’il s’appelle. Comme les prêtres débarqués au Yucatán avec les conquistadors il y a quelques siècles, il est venu ici pour répandre la parole →

after a while in mérida, even the cynical begin to believe. not in deities,
perhaps, but in the everyday magic of the place as it reveals itself.

au bout d'un certain temps à mérida, même les sceptiques se mettent à croire.
pas forcément au divin, mais à la magie constamment renouvelée des lieux.

→→ spread the word of *Dios*. He is now spreading it on me. He speaks of false prophets and tells me of the one true way, but this land is very old, and over time it has made room for many truths.

Today, it is making room for more. Many who come to Mérida seek transcendence and illumination. They see the Yucatán Peninsula as the nexus of the New Age, portended by the final days of the Mayan calendar – after 5,125 years, the present Great Cycle will end on December 21, 2012. With shamans to guide them, these disciples will bow before the temples in Uxmal. They will see dense flocks of yellow butterflies and think of locust swarms. And they will marvel at the wonders, and wonder about the marvels.

You may assume that the approach of 2012 is what has brought me to Mérida, that I am here to be humbled by ancient wisdom or mysterious forces, but you would be wrong. I am not here to search for gods or magic; I have no faith and am not in the market. The story I have told you is mostly true. But studded within it, like seeds in the pod of the *pich* tree, are lies. The staring woman? She is Frida Kahlo, or her likeness, and she hangs on the wall of Restaurante La Casa de Frida, a friendly and convivial place. The streets? They are dangerous, it is true. But this is because the sidewalks in Centro Histórico, the city's historic core, they are very narrow, and the cars, they drive very fast. Also, I do not normally write in a voice that sounds vaguely like Ricardo Montalbán channelling a cheap imitation of Gabriel García Márquez.

Oh, and the chicken? No chickens scream in Mérida.

This land has always been shaped by gods. Standing in the shadow of the main pyramid at Chichén Itzá, the most famous of the Yucatán's ancient Mayan ruins, our guide, historian José Humberto Gómez Rodríguez, describes what was once a vibrant jungle metropolis. We learn about its sacred *cenote*, or sinkhole, said to be the home of the Mayan god of rain, and walk through the Ball Court where, under the watchful eye of priests who would spiritually interpret the outcome, teams competed against each other in a game that was similar to basketball. Except this sport had a deadly twist: The captain of the winners would be put to death, an honour that was willingly embraced.

The principal temple, or castle, also hides a backstory. "Inside, archeologists have discovered another, smaller temple from another era," says Gómez Rodríguez. And inside the smaller temple, like a Russian doll, there is thought to be yet another. In this land, even when one nation conquers another, they do not vanquish them. They *absorb* them. In some faces – those whose features are a mix of Mayan and Spanish – this truth is written in their blood.

I stumble upon this cultural amalgam at Catedral de San Ildefonso, Mérida's main place of worship. Anchoring Plaza Grande, it was built in 1598 with, fittingly enough, the stones of the dismantled Mayan temple that once stood in its place. We enter through large doors and, while the devout light candles, take a seat in the back row, near a plaque commemorating the visit of Juan Pablo II (a.k.a. Pope John Paul II), who once performed a service here. But even the Catholic faith, so intractable in certain matters, has not been afraid to merge dogma with ancient rituals, customs and beliefs. On our way out, we notice a hand-drawn poster tacked to a wall. It advertises an excursion to nearby ruins and another sacred *cenote* where, almost surreally, a catechism will take place.

Although gods have shaped this place, the hand of man has also played its part. Speeding down cobblestone thoroughfares with John Powell and →→

→ de *Dios*. Le voilà qui la répand sur moi. Il me parle de faux prophètes, de la voie unique vers la vérité, mais au fil des siècles cette terre très ancienne a su accueillir plusieurs vérités.

Aujourd'hui, elle en accueille une nouvelle. Nombreux sont ceux qui viennent à Mérida en quête de transcendance et d'illumination. Ils voient la péninsule du Yucatán comme la porte d'entrée du Nouvel Âge qu'annonce la fin du calendrier maya. (Le Grand Cycle actuel, long de 5125 ans, s'achèvera le 21 décembre 2012.) Guidés par des chamans, ces pèlerins iront se prosterner devant les temples d'Uxmal. Ils verront des essaims de papillons jaunes en songeant à des nuées de criquets. Témoins de merveilles, ils s'émerveilleront et témoigneront.

Vous pourriez croire que c'est l'approche de l'an 2012 qui m'amène à Mérida, que je suis ici pour m'incliner devant un savoir et des forces ancestraux, mais vous auriez tort. Je ne suis en quête ni de dieux ni de magie; je ne suis pas croyant et ça me convient. Quant au récit que je viens de vous faire, il est grosso modo véridique. Mais quelques mensonges l'émaillent, telles des graines dans une gousse de guanacaste. La femme qui me fixe? C'est Frida Kahlo, ou plus précisément son portrait, accroché au mur du Restaurante La Casa de Frida, établissement chaleureux et convivial. Les rues? Oui, elles sont dangereuses. Mais c'est la faute aux trottoirs du cœur historique de la ville, qui sont très étroits, et aux voitures, qui roulent très vite. De plus, je n'ai pas l'habitude d'écrire dans un style évoquant Ricardo Montalbán imitant un Gabriel García Márquez de pacotille.

Et les cris des poulets? On n'en entend pas à Mérida.

Cette terre a été façonnée par les dieux. À l'ombre de la grande pyramide de Chichén Itzá, le plus célèbre site archéologique maya du Yucatán, notre guide, l'historien José Humberto Gómez Rodríguez, nous décrit ce qui fut jadis une métropole animée en pleine jungle. Il nous parle de son puits sacré, ou *cenote*, demeure présumée du dieu maya de la pluie, et nous amène au terrain de jeu de balle, sport apparenté au basketball, où des équipes s'affrontaient sous le regard attentif de prêtres qui interprétaient l'issue des joutes. C'était un jeu mortel: le capitaine victorieux était immolé, honneur qu'il recevait de bonne grâce.

Le temple principal, El Castillo, mérite aussi qu'on s'y attarde. «À l'intérieur, les archéologues ont découvert un autre temple, plus petit et plus ancien», explique Gómez Rodríguez. Et ce deuxième temple, à la façon d'une poupée gigogne, en cacherait un troisième. Sur cette terre, lorsqu'un peuple en conquiert un autre, il ne l'anéantit pas; il l'assimile. Certains visages, aux traits à la fois mayas et espagnols, ont cette vérité-là inscrite dans le sang.

Je tombe sur un autre exemple d'amalgame culturel à la cathédrale de San Ildefonso, principal lieu de culte de Mérida, qui domine la Plaza Grande depuis 1598 et qu'on a bâtie, comme de juste, avec les pierres du temple maya dont elle occupe le site. Nous entrons par la grande porte; tandis que les fidèles allument des cierges, nous prenons place dans la dernière rangée, près d'une plaque commémorant la visite du pape Jean-Paul II, qui a déjà officié ici même. Or l'Église catholique, si inflexible soit-elle sur certaines questions, n'a pas hésité à accepter comme dogmes un certain nombre de croyances, coutumes et rites païens. Ainsi, en ressortant, nous apercevons au mur une affiche dessinée à la main. On y annonce une excursion vers des ruines avoisinantes et un autre *cenote* sacré, où aura lieu, de façon surréaliste, un cours de catéchèse.

Si les dieux ont façonné ces lieux, la main de l'homme a aussi laissé des traces. Filant sur des artères pavées en compagnie de John Powell et de Josh Ramos, deux New-Yorkais installés en permanence à Mérida, où ils restaurent pour →



458



Opposite page
Page de gauche

The Supreme Court in Centro Histórico, the city's grand old core, has no problem being judged on its looks. / Situé dans Centro Histórico, l'édifice de la Cour suprême ne craint pas les jugements sur son apparence.

This page
Ci-dessus

American expats Josh Ramos and John Powell, of Urbano Rentals, lease tastefully restored colonial mansions. / Avec leur compagnie Urbano Rentals, les Américains Josh Ramos et John Powell rénovent et louent de jolies demeures coloniales.

Like what you see? We've got more stunning Mérida photos, only online. ➡ Admirez en ligne d'autres superbes photos de la vie au quotidien à Mérida. enroute.aircanada.com



→→ Josh Ramos, two ex-New Yorkers who've made a permanent home in Mérida restoring and leasing Spanish colonial homes, we pass street after street crammed with centuries-old architecture. The motherlode is on Paseo de Montejo, a boulevard lined with spectacular mansions; most were built during the *henequén*, or sisal, boom in the late 19th and early 20th centuries when Mérida was rumoured to have more millionaires than any other place in the world.

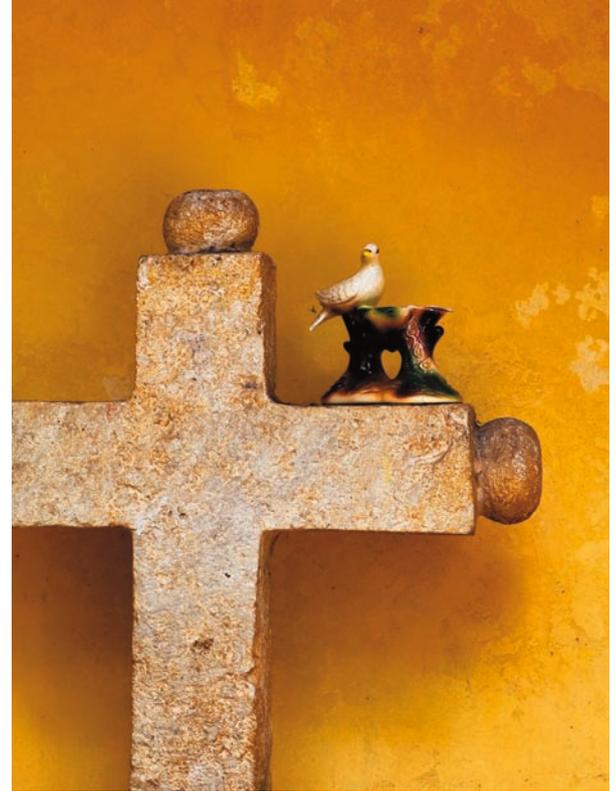
We shoot by Parque Santiago, where we will later dine alfresco on habanero-laced Yucatecan specialties such as *sopa de lima* and *panuchos* at La Reina Itzalana while a guitar-and-vocal duo bangs out a tune – yet more evidence that almost everywhere you go in Mérida there's music. We pass Parque de Santa Ana, whose night vendors sell sweet, tequila-flavoured ice cream, and circle Plaza Grande.

But soon a sense of déjà vu takes over: Haven't we been by here before? Many of the streets are dominated by pastel-, white- and cream-coloured structures, lending a uniform esthetic to much of Centro Histórico and likely the reason Mérida →→

→ les louer des demeures coloniales espagnoles, je croise un chapelet de rues aux trésors architecturaux séculaires. Le plus riche filon se trouve sur le Paseo de Montejo, un boulevard bordé d'hôtels particuliers, dont la plupart datent du boom du *henequén*, ou sisal blanc, au tournant du xx^e siècle, alors que Mérida avait la réputation d'avoir la plus forte concentration de millionnaires dans le monde.

Nous passons devant le Parque Santiago, où plus tard nous irons souper à La Reina Itzalana, savourant *sopa de lima*, *panuchos* et autres spécialités locales épicées de piment habanero au son d'un duo chanteur-guitariste (la musique est partout à Mérida). Nous longeons le Parque de Santa Ana, où, le soir, des marchands proposent une crème glacée à la téquila, et nous faisons le tour de la Plaza Grande.

Mais bientôt une impression de déjà-vu se fait sentir: n'est-on pas déjà passé par ici? Les bâtiments blancs, crème ou de tons pastel dominent dans plusieurs rues, ce qui confère une unité esthétique au centre historique de Mérida, d'où sans doute son surnom de «ville blanche». Au bout d'un moment, les rues, et la ville entière, s'estompent jusqu'à former un flou déroutant. →



At Alberto's Continental (left), you come for the Lebanese food but stick around for the museum-like curios, while at the Ermita de Santa Isabel church (above) you can linger to contemplate the simple things in life. / À l'Alberto Continental (ci-contre), la gastronomie libanaise et l'apparence muséale valent amplement le détour. À l'église Ermita de Santa Isabel (ci-dessus), le dépouillement du décor permet de s'attarder aux détails.

→→ earned the nickname "The White City." After a while, the streets – and, indeed, the city itself – appear to meld into a single, disorienting blur.

Maybe that's why, at first blush, the city seems to exist behind doors. Homes and buildings come right up to the sidewalk, their windows shuttered to beat back the heat that during the humid summer months consistently passes 35°C. Behind the doors, however, there is much going on. A half block from Plaza Grande, we spy a sandwich board for a currency exchange; we enter through its nondescript doorway, only to find ourselves at the threshold of an opulent hotel courtyard with a sweeping marble staircase. On Calle 64, transecting a block where the buildings are a near-identical shade of pale, we almost miss Alberto's Continental. But passing through the Lebanese restaurant's heavy wooden gate we set foot in an open-air oasis where a fountain gurgles under a canopy of trees that practically obscures the sky.

Small wonders, it turns out, appear magically. Under a blood-red Coca-Cola awning on Calle 57, we seat ourselves at a streetside plastic table in El Cangrejito, a tiny *cocina económica* (budget kitchen) that is the very definition of "plain." On the walls, there are pictures of matadors and the ever-present Juan Pablo II, as well as a beefcake photo of a man in a swimsuit striking a Johnny Weissmüller pose; hanging from the ceiling, inexplicably, is a mirror ball. Not the sort of thing that inspires confidence in the kitchen. But the corn tacos, filled with fresh grouper and lobster and slathered in guacamole and peas, are the best I've ever eaten.

By now, I start to expect the unexpected. While we're roaming around the city with Powell and Ramos, Powell mentions Lorenzo Hagerman, the →→

→ C'est peut-être pourquoi cette ville semble, de prime abord, vivre à huis clos. Maisons et autres immeubles s'avancent jusqu'au trottoir, leurs volets fermés pour repousser la chaleur (en été, le mercure dépasse souvent les 35 °C). Mais derrière les portes, tout s'anime. À quelques pas de la Plaza Grande, nous repérons un tableau annonçant un bureau de change; passé une entrée anonyme, nous débouchons dans une luxueuse cour d'hôtel, devant un monumental escalier de marbre. De même, nous passons près de rater l'Alberto's Continental, sur un tronçon de la Calle 64 où les immeubles rivalisent de pâleur. Mais au-delà de la lourde grille en bois de ce resto libanais s'étend une oasis où une fontaine chante sous une frondaison qui cache presque entièrement le ciel.

De telles petites merveilles surgissent comme par magie. Sur la Calle 57, à l'ombre d'un auvent rouge sang au logo de Coca-Cola, nous prenons place à une table en plastique d'El Cangrejito, une *cocina económica* (cantine bon marché) tout ce qu'il y a de modeste. Sur les murs sont accrochées des photos de matadors et du sempiternel Jean-Paul II, ainsi que le portrait d'un bellâtre en maillot de bain, gonflant les pectoraux à la Johnny Weissmüller; au plafond, bizarrement, pend une boule disco. Bref, rien pour inspirer confiance. Mais les tacos, farcis de mérou et de homard frais et débordant de guacamole et de pois, sont les meilleurs que j'aie jamais mangés.

À ce stade-ci, je commence à me faire aux imprévus. Alors que je parcours la ville avec Ramos et Powell, celui-ci mentionne le nom de Lorenzo Hagerman, directeur photo du documentaire de 2009 *Which Way Home*, en nomination pour un Oscar. Presque au même instant, nous croisons Hagerman, accompagné de son fils. « Que faites-vous ce soir ? » demande-t-il en me serrant la main. « Si →





Opposite page
Page de gauche

Fernando Castro Pacheco's wall-size murals at the Governor's Palace depict the history of the Yucatán, from the Golden Age of the Maya to the arrival of the Spanish. / Les tableaux de Fernando Castro Pacheco qui ornent les murs du palais du Gouverneur dépeignent l'histoire du Yucatán, de l'âge d'or de la civilisation maya à l'arrivée des Espagnols.

This page, clockwise from top left
Cette page, dans le sens horaire

Look no farther than your hotel gift shop for Yucatecan snacks and crafts; steal a quiet moment at the Ermita de Santa Isabel church; catch a glimpse of Mérida's past inhabitants at Pancho's; grab a *cafecito*, Cuban-style, at Café La Habana. / Les boutiques d'hôtels sont des endroits rêvés pour dénicher des souvenirs et des spécialités du Yucatán; moment de recueillement à l'église Ermita de Santa Isabel; les souvenirs de Mérida s'exposent sur les murs du Pancho; au Café La Habana, dégustez un *cafecito* cubain.



Paula Haro (together with filmmaker husband Lorenzo Hagerman) provides documentary films – and their makers – a step up at LA68. Paula Haro (et le cinéaste Lorenzo Hagerman, son mari) permettent aux documentaristes de présenter leurs films au LA68.

→→ director of photography on the 2009 Academy Award-nominated documentary *Which Way Home*. At almost that exact moment, Hagerman walks past us, his son in tow. “What are you doing later tonight?” he asks, while shaking my hand. “If you’re not busy, come by LA68.”

A few hours later, we walk through a courtyard where food and drink are served, and tour a gift shop that sells a well-chosen selection of local handcrafts, still unsure as to what exactly LA68 is. Hagerman escorts us through to a packed outdoor theatre, where about 75 documentary fans are raptly watching a film about the resurrection of the tango. “In the past two and a half years, we’ve screened about 100 documentaries and sold 7,000 tickets, giving 60 percent of the revenues to documentary filmmakers,” he says, while his wife, Paula Haro, hands me a cold *cerveza*. The film ends and the crowd – many here tonight know one another – spills into the courtyard, immediately transforming LA68 into a house party.

Looking around, I assume that the Oscar nod must have transformed Hagerman, too. “Has the Academy nomination made things easier?” I ask. He smiles and looks at his wife. “No,” says Haro, laughing, “because now everybody thinks he is very expensive.”

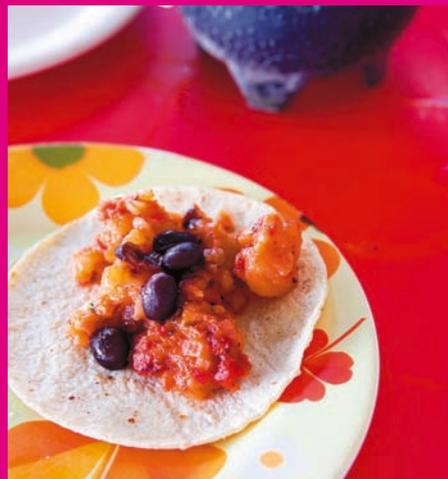
After a while in Mérida, even the cynical begin to believe. Not in deities, perhaps, but in the everyday magic of the place as it reveals itself. At the sprawling Mercado Lucas de Gálvez, the main market in Centro Histórico, we happily get lost in the labyrinthine pathways lined with produce, dry goods and hole-in-the-wall food stalls where massive whole turkeys are being →→

→ vous n’avez rien au programme, pourquoi ne viendriez-vous pas faire un tour au LA68 ? » Ce que nous faisons quelques heures plus tard, après avoir réussi à dénicher l’établissement.

Nous flânons dans une cour où l’on sert à boire et à manger, nous visitons une boutique où l’on propose une belle gamme de créations artisanales locales, mais nous ne savons toujours pas ce qu’est ce LA68. Hagerman nous guide vers un cinéma en plein air bondé, où quelque 75 cinéphiles suivent religieusement un documentaire sur la résurrection du tango. « Depuis deux ans et demi, nous avons présenté une centaine de documentaires et vendu 7000 billets, 60 % des recettes étant reversées aux documentaristes », explique-t-il tandis que sa femme, Paula Haro, me tend une bière bien fraîche. Une fois le film terminé, les spectateurs, dont plusieurs se connaissent, emplissent la cour, ce qui donne au LA68 un air de fête privée.

En voyant tout ce monde, je songe que sa nomination a dû changer la vie de Lorenzo Hagerman : « Est-ce que les choses sont plus faciles quand on a été finaliste pour un Oscar ? » Hagerman sourit et se tourne vers sa femme, qui rigole. « Non, répond-elle en souriant. Car maintenant tout le monde croit qu’il est hors de prix. »

Au bout d’un certain temps à Mérida, même les sceptiques se mettent à croire. Pas forcément au divin, mais à la magie constamment renouvelée des lieux. Au vaste Mercado Lucas de Gálvez, le principal marché du centre historique, nous prenons plaisir à nous perdre dans le labyrinthe des allées encombrées d’étals de fruits et légumes, de tables débordant d’étoffes, de comptoirs où d’énormes →



.....
 This page, clockwise from top right
 Cette page, en haut à droite, puis
 dans le sens horaire

Refuel with potato and sausage tacos;
 get wrapped up in the fabric of life at
 Plaza Grande; watch tortillas take shape
 at Mercado Lucas de Gálvez; check out the rugs
 and other crafts at Casa de Artesanías Ki-Huic.
 / Commencez la journée avec
 un taco garni de pommes de terre et de
 saucisses; laissez-vous toucher par les tissus de
 la Plaza Grande; salivez devant les tortillas cuisinés
 au Mercado Lucas de Gálvez;
 admirez les tapis et autres créations
 d'artisans à la Casa de Artesanías Ki-Huic.

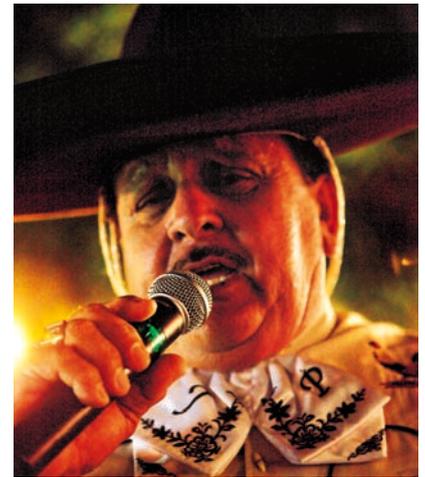
Opposite page
 Page de droite

On Plaza Grande, pick up some fresh fruit
 sprinkled with salt, lime and chilies. / À la
 Plaza Grande, achetez des fruits saupoudrés de
 sel, de piments forts et arrosés de jus de lime.

.....







Sample corn tortillas any day at El Supremito at Mercado Lucas de Gálvez (left) and mariachi tunes on Saturdays at Remate del Paseo de Montejo (above). / Au Mercado Lucas de Gálvez, ne manquez pas les tortillas de maïs vendus chaque jour à l'El Supremito (ci-contre); chaque samedi, des mariachis s'époumonent au Remate del Paseo de Montejo (ci-dessus).

→→ reduced to tacos the size of a sand dollar. One day, we find the streets around Plaza Grande closed to traffic, the square turned into a veritable carnival with clowns, handicrafts, musicians and, everywhere, food. We buy a plastic bag filled with mango, sprinkled with salt, lime and chilies. It's sublime.

At one corner, a male mime dressed as a virginal woman in white robes and geisha-like face paint stands silent and still. I toss 10 pesos into a hat and suddenly the statue comes to life. Extending her arm, the statue hands me a fortune: *El arte, maravillosamente irracional, no tiene sentido. Y a pesar de todo es necesario.* "Art, wonderfully irrational, is pointless yet necessary all the same." Indeed. So many things we value are.

At 10 o'clock one evening, we make our way to where Paseo de Montejo dead-ends. Once a week, the Remate del Paseo de Montejo, the *jardín público* that straddles Calles 47 and 49, is closed to traffic for Noche Mexicana, yet another fair that draws mostly locals from all parts of Mérida to Centro Histórico. At one of the food stalls, Ana Sabrina, a striking middle-aged woman dressed in a traditional black Mayan frock, grills small corn tacos heaped with fillings made with chicken or pork. Although we are still full from dinner, we order four.

On a large temporary stage, a mariachi band is in full swing. The singer, he is a sexy man. Tonight he does the sexy dancing for the *señoritas* in the audience, who sit politely in chairs arranged in an amphitheatre-like semicircle. As the singer continues to gyrate, I attempt to interpret his act. Is he trying to be funny? Ironic? Erotic? The cynic in me would likely roll his eyes at the entire thing, but tonight, the cynic in me has gone missing.

We lean back in our chairs, eating our tacos. The band plays on. The night is hot. The music is good, the food excellent. There is no other place on earth but here. *Dios está por todas partes.* God is everywhere. ←

Write to us: letters@enroutemag.net

→ dindes finissent réduites en tacos de la taille d'un oursin plat. Un matin, nous trouvons les rues menant à la Plaza Grande fermées à la circulation pour faire place à un véritable carnaval : clowns, musiciens, produits d'artisanat et, partout, de la nourriture. Nous achetons un sac en plastique rempli de morceaux de mangue assaisonnés de sel, de jus de lime et de piment. Sublime.

Dans un coin, un mime déguisé en vierge, enveloppé dans une toge blanche, le visage peint comme une geisha, se tient immobile. Je jette 10 pesos dans un chapeau et soudain la statue s'anime. Celle-ci me tend un carton où je lis: « *El arte, maravillosamente irracional, no tiene sentido. Y a pesar de todo es necesario.* » (L'art, merveilleusement irrationnel, n'a aucun sens. Et malgré tout il est nécessaire.) Eh oui. C'est le cas de tout ce à quoi nous tenons.

Un soir à 22 h, nous nous rendons à l'endroit où le Paseo de Montejo se termine en cul-de-sac. Une fois par semaine, le Remate del Paseo de Montejo, un jardin public qui s'étend de la Calle 47 à la Calle 49, est fermé à la circulation pour la Noche Mexicana, autre foire qui attire des résidents vers le centre historique de la ville. À l'un des stands de nourriture, Ana Sabrina, une femme d'âge mûr en costume maya de couleur noire, fait griller de petits tacos débordant de poulet et de porc. Bien que rassasiés par notre souper, nous en prenons quatre.

Sur une grande scène démontable, un orchestre de mariachis se déchaîne. Le chanteur, il est sexy. Ce soir il danse lascivement pour les *señoritas* assises poliment dans le public disposé en demi-cercle, comme à l'amphithéâtre. Tandis que le chanteur se trémousse, j'essaie d'interpréter son numéro. Essaie-t-il d'être comique ? Ironic ? Érotique ? Le cynique en moi lèverait d'ordinaire les yeux au ciel devant ce spectacle, mais ce soir ledit cynique s'est absenté.

Calés dans nos chaises, nous mangeons nos tacos. L'orchestre joue. La soirée est chaude. La musique est bonne, la nourriture excellente. Il n'existe aucun autre endroit sur Terre que celui-ci. *Dios está por todas partes.* Dieu est partout. ←

Vos commentaires : courrier@enroutemag.net

i For travel and destination information, see Itinerary (page 170). / Pour de plus amples détails sur cette destination et sa desserte, consultez l'itinéraire (p. 170).